

La « stibas » ou l'image de la brousse dans la société grecque

Le projet d'étudier les substrats matériels du culte n'est pas en soi une innovation ; et l'on sait le bénéfice tangible des recherches conduites par A. Dieterich et ses disciples sur le vin, le lait, le miel, la laine, bref sur des éléments matériels qui jouent un rôle plus ou moins important dans les représentations religieuses. Plus humble est la *stibas*, la « jonchée ». Mais si nous avons jugé utile de définir les représentations qu'elle véhicule dans les sociétés grecques, c'est que, à travers les usages religieux d'une brassée d'herbes ou de feuilles, il n'était pas impossible d'atteindre des milieux sociaux déterminés¹. La *stibas*, en effet, apparaît dans le monde paysan, dans les confréries de guerriers et dans les thiasés dionysiaques, chaque fois avec une fonction différente, mais significative. Par sa simplicité, sa signification transparente, l'exemple illustre avec force que la pure nature est illusoire, qu'il n'y a de nature que dans et par une culture. Quoi de plus naturel, *a priori*, que de ramasser des feuilles ou des branches et d'en constituer une couche² pour festoyer au cours d'une

1) L'étude de F. POLAND sur la *stibas* dans *RE*, 2^e série, III² (1929), 2482-2484, est insuffisante, de même que l'art. *stibadium* dans SAGLIO-POTTIER, *Dict. des Antiquités*.

2) Les végétaux le plus souvent utilisés pour faire des jonchées sont le gattilier ou *agnus castus* (ἄγνος, λύγος), cf. ÉLIEN, *Nat. an.*, IX, 26 ; PLINE, XXIV, 59, etc. Tous les textes relatifs aux « jonchées » de gattilier des Thesmophories sont rassemblés et commentés par E. FEHRLE, *Die kultische Keuschheit im Altertum*, R.G.V.V., VI, pp. 139 sq. Il est question de *stibades* de liseron et de myrte chez PLATON, *Rép.*, II, 372 b ; de bruyère (ἐρέβκη) chez le scholiaste de NICANDRE, *Alex.*, 451 ; de roseau (κάλαμος, σχοῖνος) chez PLUTARQUE, *Inst. lac.*, 237 b (= coll. Teubner, *Moralia*, II, 1935, p. 205) ; *Lyc.*, XVI, 13-14 (= coll. Teubner, *Vitae*, III, 2, 1926, pp. 29-30) ; ARISTOPHANE, *Plutus*, 541, 663 (+ scholies) ; JOANNES MALALAS, *Chronographia*, 0,376 (= éd. Dindorf, p. 286 : θρῦτην ψάθος) ; de conyze

ripaille campagnarde ou dans un banquet sacré en l'honneur de Dionysos. Quoi de plus normal pour des soldats en campagne que de se préparer ainsi une litière. Pourtant, au-delà des apparences, la jonchée revêt — nous allons le montrer — des valeurs qui ne sont ni nécessaires, ni non plus immédiates. C'est, au fond, une certaine image de la nature dans la civilisation grecque qui va se dégager.

* * *

Depuis l'article fameux de L. Gernet sur les frairies paysannes, le rôle qu'y jouait la *sibas* est mieux connu¹. On peut donc se borner à reprendre ici, en les complétant quelque peu, les conclusions de cette recherche.

Il est certain que les fêtes paysannes ont été un milieu de vie religieuse. C'est dans ces formes élémentaires que l'on peut retrouver l'origine de certains types de représentations essentielles. Les festivités des sociétés agricoles sont le plus souvent marquées par le don réciproque et l'échange de cadeaux entre des individus ou des groupes ainsi qu'entre l'homme et la divinité². Ce sont aussi des fêtes ouvertes aussi bien à tous les membres de la collectivité qu'aux étrangers et aux dieux³. Réglées par des rythmes saisonniers, elles sont l'occasion de cérémonies qui peuvent avoir eu ou auront une existence indépendante, comme les rites de passage d'une classe d'âge à une autre ou comme les initiations à des milieux extra-

(κόνυζα), d'asphodèle (ἀσφοδέλος), de butôme (βούτομος) et de souchet (κύπειρος) chez THÉOCRITE, VII, 67-68 (+ scholies); XIII, 34-35; d'ache (σέλινον) chez THÉOCRITE, VII, 67-68 (+ scholies); DIODORE DE SICILE, XVI, 79; de genêt (βροῦλλον) chez le scholiaste d'ARISTOPHANE, *Plutus*, 541; de branches de pin (πίτυς) chez DIDYME *ap. Steph. de Byzance*, s. v. Μύλητος; de lierre (κισσός) chez PHILOSTRATE, *Vit. soph.*, II, 1, 3 (= coll. Loeb, p. 144); de laurier (κνέωρον, δάφνη) chez HÉSYCHIUS, s. v. κνέωρον et chez CALLIMAQUE, *Iambes*, IV, 27 (= éd. Pfeiffer, vol. 1, Oxford, 1949, p. 179); d'olivier sauvage (κότινος) chez PAUSANIAS, V, 7, 7; de κόστος (*saussurea lappa*), de κασία (*cinamomum iners*), de κιννάμωμον (*cannelier*) chez DIODORE DE SICILE, II, 49 (= coll. Loeb, II, pp. 46 et 48).

1) Frairies antiques, *R.E.G.*, 41 (1928), pp. 313-359, surtout pp. 316-317 et 325-327.

2) *Ibid.*, pp. 341 sq., surtout pp. 349-359.

3) *Ibid.*, pp. 324 sq. Une vieille tradition affirmait qu'au temps jadis, les dieux avaient été les convives des hommes (HÉSIODE, fr. 82).

familiaux¹. C'est alors qu'ont lieu des mariages collectifs², des échanges de vêtements³, bref des usages sociaux divers qui ne coïncident pas nécessairement avec ceux des milieux paysans.

Un trait fondamental de ces fêtes, c'est que la nature participe à la vie des hommes, et réciproquement, que les hommes participent à la vie de la nature⁴. Elles se célèbrent en pleine campagne, dans les montagnes, près des fleuves et des sources, en des points de ralliement où se réunissent des groupes divers, et qui sont extérieurs à l'habitat coutumier⁵. La campagne n'est pas ici celle qui s'oppose à la cité, mais celle qui entoure le village primitif.

Quand Platon dépeint le tableau d'une vie simple et saine qu'il oppose fortement à l'existence à l'ombre de la cité, il dira : « Couchés sur des lits de feuillage, jonchés de couleuvrée et de myrte, (ces gens) se régaleront, eux et leurs enfants, buvant du vin, la tête couronnée de fleurs, et chantant les louanges des dieux⁶. » Il y a dans ce passage un souci évident de décrire ces ripailles de paysans où l'on mange et boit ferme, et d'imiter le temps des ancêtres et la vie d'autrefois.

C'est le même désir — retrouver l'époque bénie où hommes et dieux étaient hôtes les uns des autres en des banquets au sein de la nature — qui justifie la présence de la jonchée dans certaines fêtes en relation plus ou moins étroite avec le monde paysan.

Le témoignage de Théocrite, à cet égard, est riche de détails concrets. Au cours des *Thalysies*⁷, raconte-t-il⁸, le

1) Comme par exemple la classe des citoyens, cf. *ibid.*, pp. 332 sq. Sur la valeur initiatique de la *stibas* dans les confréries de guerriers, cf. *infra*, p. 151. La simultanéité de la fête (paysanne) et de l'initiation est signalée aussi en Crète par R. F. WILLETS, *Cretan Culls and Festivals*, pp. 175-176, 206, etc.

2) Cf. L. GERNET, *op. cit.*, pp. 334 sq., 347.

3) Cf. à ce sujet, J. HARRISON, *Themis*, pp. 505-507.

4) L. GERNET et A. BOULANGER, *Le génie grec dans la religion*, p. 42; L. GERNET, *R.E.G.*, 41, p. 351.

5) L. GERNET, *op. cit.*, pp. 317, 318, 328.

6) *Rép.*, II, 372 b. La présence de *stibades* chez les paysans est signalée encore par THÉOCRITE, V, 34, et par DION CHRYSOSTOME, VII, 112 M (= éd. G. de Budé, Teubner, I, p. 256).

7) Sur cette fête, cf. M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, pp. 330-332.

8) THÉOCRITE, VII, 67.

festin est servi en l'honneur de Déméter, et les convives y participent, étendus sur des lits de verdure. On y consomme alors le pain fait du blé nouveau, « afin que les champs produisent encore l'année suivante »¹. Les *Tonaia* de Samos, qui sont célébrées en l'honneur d'Héra et commémorent son hiérogamie², offrent un autre exemple de ces fêtes en pleine nature : elles ont lieu près d'un fleuve, et, tandis que le *xoanon* de la déesse était allongé sur une couche de gattilier³, les femmes festoyaient, étendues sur des jonchées constituées de cette même plante (*στρομωναι λύγου*)⁴. Aux *Théoxénies*⁵ et aux *Théodaisies*⁶, images de l'hospitalité des fêtes champêtres, on installait la ou les statues divines sur un lit formé sans doute le plus souvent d'herbe, de feuilles ou de branches⁷.

1) EUSTATHE, *Comm. ad Iliad.*, 772, 22 (= *Il.*, IX, 530). La manducation du pain vise à garantir la prospérité future, idée récurrente dans le domaine qui nous occupe, L. GERNET, *op. cit.*, p. 355 ; sur l'emploi de pains dans les fêtes populaires, cf. *ibid.*, p. 321.

2) Sur les *Tonaia*, cf. M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, pp. 46 sq. La célébration de mariages est une part essentielle des fêtes paysannes, cf. L. GERNET, *op. cit.*, pp. 334 sq.

3) ATHÉNÉE, XV, 672 d (= éd. Kaibel, III, p. 486). Il s'agit du lectisterne d'une Théoxénie (cf. ci-dessous, n. 7).

4) ATHÉNÉE, XV, 673 c (= éd. Kaibel, III, p. 488).

5) Sur ces fêtes, cf. L. WENIGER, Theophanien, altgriechische Götteradvente, *Arch. f. Religionsw.*, XXII (1923-1924), pp. 30-42. Sur leur nature paysanne, cf. L. GERNET, *op. cit.*, pp. 325-326.

6) Il s'agit d'une variété de Théoxénie, cf. Fr. PFISTER, *RE*, 2^e série, s. v. *Theodaisia*, V² (1934), 1711 et M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, pp. 279-80. Sur leur nature paysanne, cf. L. GERNET, *op. cit.*, p. 327.

7) Voici quelques cas où il est explicitement question d'une « couche ». On trouve l'expression *κλίνην στρώσαι* aux Théoxénies de Pluton à Éleusis, cf. l'inscr. du iv^e s. av. J.-C. publiée par DITTENBERGER, *Syll.*³, 1022 (= vol. III, p. 169). Sur ces Théoxénies, cf. aussi L. WENIGER, *op. cit.*, p. 37. Un lectisterne à trois *strômnai* à Magnésie du Méandre en l'honneur d'Artémis Leukophryéné, Apollon et Zeus Sosipolis, cf. M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, pp. 23-24 et J. HARRISON, *Themis*, pp. 154 sq. Une *strômnè* lors d'un *xenismos* pour Héraclès de Cos, cf. PATON-HICKS, *Inscr. of Cos*, n^o 36, c 23 (= ZIEHEN, *Leges sacrae*, n^o 144, p. 352, ligne 25). Aux Orgéonies du Pirée, lectisterne avec couche en l'honneur d'Attis, cf. H. HEPDING, *Attis*, *R.G.V.V.*, I, pp. 136-137.

On voudrait joindre à ces textes le passage de PORPHYRE, *Vie de Pythagore*, 17 : *τόν τε στορνύμενον αὐτῶ (= τῶ Διί) κατ' ἔτος θρόνον ἐθεάσατο*. Au lieu de traduire *στορνύμενον* par « recouvert de tapis » (M. P. NILSSON, *Myc.-Minoan Religion*, p. 578), ne peut-on croire que l'idole (sans doute un bétyl, cf. J. HARRISON, *Themis*, pp. 56-58) était étendue sur une couche de verdure comme au lectisterne d'une Théoxénie. Sur la présence d'une table et d'une branche de *silphion* liées aux Théoxénies des Dioscures, cf. WENIGER, *op. cit.*, p. 40. Sur la *klinè* dressée au héros Aias, cf. *ibid.*, p. 53 ; sur celle de Zeus Sôter et d'Athéna Soteira, cf. *ibid.*, p. 54.

Rien n'est plus révélateur que la fête de Daitis, la déesse qui donne son nom au festin ; en effet, on y dressait un lit d'ache sur lequel trônait le *xoanon* de la déesse, et le mythe racontait que la cérémonie avait été instituée en souvenir du jour où la fille du roi avait emmené les garçons et les filles festoyer sur l'ache d'une prairie¹.

Même si, dans la suite du temps, ces cérémonies ne furent plus organisées en pleine campagne, la brassée d'herbe, ou le lit de feuillage, continua à symboliser la nature entière avec ses vertus de fécondité et ses forces d'exaltation religieuse. La jonchée ramasse en elle-même le sens d'un séjour dans le monde extérieur au village, lorsque hommes et dieux se retrouvent à des moments privilégiés². En même temps qu'elle est un geste matériel, la jonchée est une représentation, un symbole de la nature sauvage, séjour et lieu d'apparition des divinités, telle que la pensent des milieux très archaïques d'une civilisation agricole.

*
* *

A côté de son rôle dans les milieux paysans, la jonchée tient une place importante dans les rites initiatiques des confréries de guerriers³. En réalité, elle n'a pas la signification immédiate que divers auteurs lui prêtent : celle d'être un lit inconfortable, la paille du soldat en campagne⁴.

1) L. GERNET et A. BOULANGER, *Le génie grec dans la religion*, p. 50, selon l'*Etym. magn.*, s. v.

2) Cf. L. GERNET, *op. cit.*, p. 358 ; L. GERNET et A. BOULANGER, *op. cit.*, p. 49.

3) C'est dans *Couroi et Courètes* d'H. JEANMAIRE, p. 416, qu'on trouve, esquissée pour la première fois, la théorie du rôle de la jonchée dans ce domaine : « Ce mode de couchage sur des litières faites avec des plantes déterminées (*stibades*) est souvent signalé en corrélation avec divers rites à caractère religieux et plus spécialement initiatique... Il est propre aux *sideunai*... aux éphèbes lacédémoniens pendant la période initiatique. » Cf. *infra*, pp. 152-153.

4) Voici une liste de passages où *stibas* désigne la couche du soldat : ARISTOPHANE, *Paix*, 347 (+ scholies : la *stibas* est le lit de Phormion, stratège athénien, de mœurs austères, qui, selon SUIDAS, s. v. Φορμίλων, aurait reçu, au cours d'une Théoxénie, la visite des Dioscures, détail révélateur de la valeur à la fois paysanne et militaire de la *stibas*) ; PLUT., *Vitae*, 332 f (= *Aristide*, 23) ; 409 b (= *Marius*, 7 : lit de Marius) ; 474 e (= *Sylla*, 36 : lit de Sylla) ; 603 d (= *Agésilas*, 14 : lit d'Agésilas) ; 614 c (= *Agésilas*, 32) ; 620 c (= *Pompée*, 3 : lit de Pompée) ; 357 e (= *Philopoemen*, 4 : lit de Philopoemen, στειβάδιον) ; 148 f (= *Camille*, 37) ;

Car on ferait bon marché de certaines indications qui révèlent un vieux fonds socio-religieux. Dans ses *Couroi et Courètes*, H. Jeanmaire a largement démontré qu'il y avait eu, en Grèce, avant l'avènement de la cité, des milieux sociaux extra-familiaux, caractérisés par des classes d'âge, des initiations et l'apprentissage de la fonction guerrière. De ces types d'institutions, la Crète¹ et la Sparte archaïques² nous ont laissé des témoignages indiscutables.

Dans ces sociétés, les enfants, vivant en commun depuis la cinquième ou la septième année, étaient groupés en *agélai* ou *ilai*, et placés soit sous la surveillance de vieillards, soit sous le commandement de l'un d'entre eux. A douze ans, ils passaient sous les ordres des plus anciens, les *irènes*. Plusieurs témoins placent à cette époque une ligne de démarcation entre l'enfance et l'adolescence. Comme l'écrit Xénophon, c'est l'époque où, dans les autres cités, les jeunes garçons, débarrassés de leurs maîtres, se montrent vaniteux et avides de plaisirs³; c'est pourquoi, à Sparte, ajoute Xénophon⁴, Lycurgue a multiplié les épreuves et les difficultés. Ainsi, Photius⁵ précise que c'est le moment où les jeunes garçons vivent tout à fait à part des autres membres de la communauté; et c'est lui qui rapporte le nom énigmatique qu'on leur donnait à Sparte, *sideunai*. H. Jeanmaire⁶ en a donné

DIODOTE DE SICILE, XVI, 79; XÉNOPHON, *Hellen.*, VII, 1, 16; 2, 22; POLYBE, V, 48, 4; SUIDAS, *Lex.*, s. v. (στιβάδες δέ, ἐπεὶ οἱ στρατιῶται χαμυνούσι); EUPOLIS, fr. 254 (= Kock, I, p. 327 : contexte militaire); CRATINOS, fr. 64 (= Kock, I, p. 32 : contexte militaire).

Quelquefois *stibas* signifie « lit de table », cf. ALCIPHON, III, 1, 2 (coll. Teubner, p. 58); *Anth. Pal.*, V, 267, 4 (= Dübner, I, p. 109); IX, 643, 7 (= Dübner, II, p. 130), ou « lit conjugal », cf. PLUT. *Vitae*, 953 d (= Antoine, 83 : lit conjugal de Cléopâtre), ou « lit de chasseur », cf. PHILOSTRATE LE JEUNE, *Imagines*, 394 k (= éd. A. Fairbanks, Loeb, p. 298, lignes 5 et 16).

1) Cf. R. F. WILLETTTS, *Aristocratic Society in ancient Crete*, pp. 121-122; *Cretean Cults and Festivals, passim* (index, s. v. *initiation*); H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes*, chap. VI; H. VAN EFFENTERRE, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, pp. 86 sq.

2) Cf. pour l'exposé des faits M. P. NILSSON, *Die Grundlagen des spartanischen Lebens*, *Klio*, XII (1912) (= *Opuscula selecta*, II, pp. 826-869), et pour leur interprétation sociologique, H. JEANMAIRE, *op. cit.*, chap. VII.

3) Cf. H. JEANMAIRE, *op. cit.*, pp. 504-507.

4) *Rép. Lac.*, III, 2, cité par JEANMAIRE, p. 507.

5) s. v. συνέφηβος (= éd. Naber, p. 186), cité par JEANMAIRE, pp. 505 et 510.

6) *Op. cit.*, pp. 509-510.

une explication vraisemblable : ces jeunes gens portent un sobriquet qui fait allusion à un type de literie, dont la matière première est une plante appelée *sidè*, sans doute une espèce de nénuphar. Dans sa *Vie de Lycurgue*¹, Plutarque généralise l'emploi de ce mode de couchage : dès l'âge de douze ans, dit-il, les jeunes garçons couchaient ensemble² par bandes et par troupes sur des sortes de paillasses (*stibades*) qu'ils s'étaient confectionnées, au moyen de roseaux qui poussaient aux bords de l'Eurotas.

L'usage de la jonchée ne s'éclaire que si on la considère comme une étape d'une période de retraite, d'un temps d'épreuves, celui qui sépare l'enfance de l'adolescence. C'est à ce moment que se placent diverses épreuves comme par exemple la *cryptie*. Elles avaient lieu dans les montagnes (ἐν τοῖς ὄρεσι), dans toute la campagne (διὰ πάσης τῆς χώρας)³. Les témoignages de Justin⁴ (et à travers lui d'Éphore, vraisemblablement) et de Photius⁵ confirment l'importance d'un moment de vie au plein air, d'un passage dans la brousse⁶.

Pendant ce temps, le garçon faisait son apprentissage d'homme, son éducation de guerrier, et celle-ci comportait sans doute un plus grand nombre d'épreuves que celles dont nous pouvons retrouver les traces⁷. Mais par-delà certaines brimades qui faisaient partie d'un genre de vie rude et en plein air, la jonchée nous paraît avoir une signification particulière : symboliser le séjour dans le monde extérieur, dans

1) XVI, 13-14 (= coll. Teubner, *Vitae*, III, 2, p. 29-30).

2) La communauté de couchage, à partir de l'initiation, est notée aussi lors des *syssities* ou « repas collectifs », pour lesquels certains étaient chargés de constituer la litière commune (cf. ATHÉNÉE, IV, 140 f). Selon le scholiaste de THÉOCRITE, XIII, 15-35 (= coll. Didot, p. 82), les Argonautes, débarquant à Chios, étalèrent une seule couche (de verdure), quoiqu'ils fussent nombreux (κοίτην δὲ ἐποίησαντο μίαν πολλοί). Ils se comportent ici comme des *couroi* spartiates.

3) PLATON, *Lois*, 633 b-c et scholies, *ibid.*, et 633 d.

4) III, 3, cité par JEANMAIRE, p. 510.

5) Cf. *loc. cit.*, cité par JEANMAIRE, p. 510.

6) H. JEANMAIRE, *op. cit.*, pp. 510-511.

7) Notons que les filles n'étaient pas mieux traitées. La jeune Spartiate était remise aux mains d'une femme appelée *nymphetria*, qui lui infligeait de multiples brimades et, entre autres choses, la couchait, seule et sans lumière, sur une jonchée (*stibas*), cf. PLUT., *Lyc.*, XV, 5 (= coll. Teubner, *Vitae*, III, 2, p. 25).

la nature sauvage, la brousse, là où il faut triompher des périls et des obstacles et se frayer un chemin.

Un passage de Théopompe, conservé par Athénée¹, nous permet d'apporter la preuve que la jonchée faisait partie du dressage du jeune guerrier. Pendant la guerre de Messénie, les Spartiates en étaient venus à manquer de soldats, et, pour combler les vides, ils eurent recours à des hilotes. Mais, dans la société militaire qui était la leur, la fonction guerrière était inséparable du droit de citoyenneté. Or celui-ci n'était acquis qu'au terme d'un long dressage, l'*agôgè*. C'est pourquoi, les Spartiates eurent recours à un subterfuge : on fit coucher les hilotes sur les jonchées des guerriers morts au combat. Ainsi obtinrent-ils automatiquement la qualité de citoyen. Autrement dit, la jonchée synthétisait les différentes étapes de l'éducation collective et résumait l'initiation à la fonction guerrière². Image du séjour dans la brousse, elle habilitait le non-initié, et lui conférait le bénéfice d'une série d'épreuves dont elle était un moment.

A ces données qui éclairent le sens de la jonchée dans les civilisations guerrières de la Grèce ancienne, un certain nombre de fêtes, peu ou prou apparentées à ces milieux sociaux, peuvent apporter leur témoignage. Trois d'entre elles sont très significatives à cet égard : les Hyacinthies, les Tithénidies et les Thesmophories.

1) VI, 271 c-d (= éd. Kaibel, II, pp. 102-103).

2) La valeur « éducationnelle » de la jonchée transparaît dans le mythe de la fondation des Jeux Olympiques, tel qu'il est relaté par PAUS., V, 7, 7. Il attribuait l'institution de la course à pied d'Olympie à cinq Courètes (ici identifiés aux Dactyles idéens) dont l'aîné, et l'inventeur du concours, était Héraclès, qui avait décerné au premier vainqueur la couronne de l'olivier sacré. Aussi bien, était-ce aussi Héraclès qui avait rapporté du pays des Hyperboréens le *colinos*, l'olivier sauvage dont les feuilles fournissaient non seulement la couronne mais les *stibades*, les jonchées sur lesquelles il avait dormi avec ses frères. Sur les aspects initiatiques des Jeux Olympiques, cf. H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes*, pp. 413-418. Pour L. GERNET et A. BOULANGER, *Le génie grec*, p. 51, la fondation des Jeux se déroule dans « un décor de fête champêtre ». Pour JEANMAIRE, *op. cit.*, p. 416 : « Ce mode de couchage (*stibades*)... est signalé en corrélation avec divers rites à caractère religieux et plus spécialement initiatique ». Cette divergence dans l'interprétation du même texte est à l'image de l'ambivalence de la *stibas*, associée à la fois à la religion paysanne (cf. *supra*, pp. 148-151) et aux rites d'initiation.

1) Les *Hyacinthies*¹. Lors de ce triduum célébré à Sparte en l'honneur d'Apollon Hyacinthios, la jeunesse des deux sexes jouait un grand rôle. Des banquets (*copides*) se déroulaient sous des huttes de feuillage pourvues de *stibades* (ἐπὶ τὴν δὲ κοπίζωσι, ... σκηναὶς ποιοῦνται ... ἐν δὲ ταύταις στιβάδας ἐξ ὕλης)². Tout ceci avait lieu, non à Sparte même, mais dans la bourgade voisine d'Amyclées, au sanctuaire d'Apollon. Cet exode hors de la cité, qui, nous dit Athénée³, se vidait de ses habitants, ainsi que cette fête de campagne avec participation des jeunes semblent des survivances d'un ancien cycle initiatique s'accompagnant d'un séjour dans la « brousse », d'un temps d'épreuves pour les *couroi* et les *corai*⁴.

2) Ce caractère initiatique est plus marqué encore dans les *Tithénidies* ou « fêtes des nourrices ». Elles consistaient en la consécration des jeunes enfants à Artémis Corythalia⁵. La *corythalè* n'est rien d'autre que l'*eirésiônè* ou « arbre de mai », branche d'olivier ou de laurier entourée de laine et chargée de fruits, qu'on offrait aux garçons et aux filles à l'âge de l'éphébie ou du mariage⁶. Les *Tithénidies* sont ainsi dédiées à Artémis en tant que *courotrophos*⁷. Comme aux *Hyacinthies*, on dresse des tonnelles et des *stibades*⁸. On y festoie (κοπίδας ἄγουσι)⁹ en l'honneur des enfants. Ceux-ci sont menés par leurs nourrices au temple de la déesse, *eis agron*, « à la campagne ». Aux yeux de Nilsson, cette dernière indication est

1) Cf. M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, pp. 129-140, surtout pp. 131-132, où à côté d'ATHÉNÉE, IV, 139 d, l'auteur place le passage IV, 138 e-f, qui décrit aussi les *Hyacinthies*. Cf. aussi ID., *Gesch. d. griech. Rel.*, 2^e éd., I, p. 531.

2) Aux fêtes d'Apollon Carneios, il est aussi question de huttes de verdure (σκιάδες), cf. NILSSON, *Gr. Feste*, pp. 118-120, surtout pp. 120-123. Quoiqu'on n'y fasse pas mention de *stibades*, on est en droit d'en supposer la présence. Or les *Carnées* comportent aussi des éléments initiatiques, cf. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes*, pp. 524-526 ; J. HARRISON, *Themis*, pp. 233-235 ; R. F. WILLETS, *Cretan Culls and Festivals*, pp. 265-266.

3) IV, 139 f. Cf. aussi POLYEN, II, 31, 3 : ἐπεφάνησαν... τοῖς Λακεδαιμονίοις ἕξω πόλεως μετὰ γυναικῶν καὶ παιδίων πανηγυρίζουσιν.

4) H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes*, pp. 526-531.

5) M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, pp. 182-189.

6) *Etyrn. magn.*, s. v. κορυθαλίη ; cf. H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes*, pp. 521-522.

7) J. HARRISON, *Themis*, pp. 503-504.

8) M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, p. 188.

9) ATHÉNÉE, IV, 139 a.

embarrassante¹. Pour qui envisage la fête sous l'aspect d'une initiation, ces deux mots sont au contraire révélateurs. Sans doute les *Tithénidies* ne concernent que la petite enfance. Mais on peut les considérer comme la survivance de rites déchus en dignité, sans que cette dégradation ait supprimé toute relation à l'état antérieur². La promenade *eis agron* n'est-elle pas un écho de cette réclusion dans la « brousse », qui précède l'initiation³. Pour les citadins, adultes et citoyens, qui l'ont accomplie, les huttes de feuillage sous lesquelles on festoie, les *stibades* sur lesquelles on s'étend, ne sont qu'un rappel de ce retour à la nature, de ce séjour dans la « brousse ».

3) *Les Thesmophories*. Elles renferment aussi des « résidus » de rites d'initiation et de maturité⁴. Elles rappellent probablement la séparation puis la réunion de Corè, la jeune fille par excellence, avec sa mère Déméter. Ainsi symbolise-t-on le destin qui veut que toute fille, à l'adolescence, soit enlevée quelque temps à l'affection maternelle et momentanément consacrée au service des divinités jalouses⁵. Cette initiation des femmes qui commence aux Arrhéphories d'été trouve ici son couronnement. Elle est d'ailleurs parallèle au cycle initiatique parcouru en même temps par les garçons. Le jeûne observé par les femmes, leur attitude de tristesse et leurs habits de deuil conviennent à un rite de passage, à une période de réclusion.

Leur séjour sous la tente, où elles dorment en groupe sur des jonchées de gattilier, doit se comprendre à la fois comme un retour à la vie primitive et naturelle et comme une épreuve. Les jonchées jouent un rôle analogue à celui de la forêt, de la brousse ou de la montagne dans d'autres sociétés. C'est que

1) *Griech. Feste*, p. 189 : « Bei Athenäus steht zwar, dass die κορίδες wegen der Knaben gefeiert wurden ; das ist aber nur eine Folgerung aus dem Gebrauch, dass die Knaben zu Artemis geführt wurden, also für uns nicht verbindlich. » En note, l'auteur ajoute : « Dass die Kinder εἰς ἀγρόν zu der Korythalia getragen werden, während die κορίδες in der Stadt abgehalten wird, ist auffallend. »

2) H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes*, p. 522.

3) R. F. WILLETTS, *Cretan Culls*, p. 215.

4) H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes*, p. 303.

5) *Ibid.*, p. 269.

les rites d'adolescence comportent normalement une période de retraite et d'entraînement à l'écart, un séjour réel ou fictif des novices dans la « brousse »¹. Aux *Thesmophories*, en même temps que ces exercices se déroulaient, on enseignait aux femmes les préceptes relatifs à la vie sexuelle et au mariage².

* * *

Le milieu dionysiaque est le troisième milieu socio-religieux où la jonchée tient une place importante. Dans son livre fondamental sur Dionysos, H. Jeanmaire a bien montré que derrière la figure complexe et fascinante de ce dieu, il y avait un trait fondamental : Dionysos est un dieu errant de la végétation³. L'errance du dieu est attestée dans de nombreuses inscriptions et de multiples aspects de sa légende. N'est-il pas le « dieu devant la cité »⁴. Il emporte ses dévots dans de longues courses à travers les bois, les montagnes, les collines. Le début des *Bacchantes* d'Euripide montre clairement que le dionysisme est inséparable de l'exaltation que produisent, dans un groupe de femmes, les errements dans les solitudes boisées et montagneuses, dans l'obscurité du demi-jour et la première fraîcheur de l'aube. Dans plusieurs légendes d'origine, celles de Thèbes et d'Orchomène, il y a des images de folles

1) *Ibid.*, p. 277. La construction de huttes (de verdure) ou *σκηναί*, apparentée à l'usage des *stibades*, est signalée aux mystères d'Andanie célébrés en l'honneur de Déméter, Apollon Carneios, Hermès et les Cabires, cf. ZIEHEN, *Leges sacrae*, n° 58, p. 169, § 7 et 8 et Ch. MICHEL, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 694, p. 598, lignes 34 sq.

2) H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes*, p. 306. Il faut remarquer que les divinités honorées dans chacune des trois fêtes, c'est-à-dire Apollon, Déméter et Artémis sont *courotrophoi*. Cf. H. JEANMAIRE, *Couroi et Courètes*, pp. 296-297 (Déméter); p. 283 (Apollon); PRELLER-ROBERT, *Griech. Myth.*, p. 636, n. 1; 780, n. 2 (Artémis).

3) *Dionysos*, pp. 20, 35, 204 (errance). P. 35, Dionysos est défini aussi comme « un génie de fête dont la manifestation correspondait à la célébration de celles des anciennes fêtes agricoles où la gaieté collective éclatait de mille manières, fêtes de renouveau ou fêtes qui prennent place après l'achèvement des récoltes ou dans les loisirs de l'hiver ». Sous cet angle, Dionysos, on le voit immédiatement, est en contact étroit avec le monde de la campagne dont il a été question *supra*, pp. 148 sq. Malgré des interférences inévitables, le rôle de la *stibas* dans son culte est différent de celui qu'elle joue au cours des frairies paysannes. C'est ce qui justifie une troisième section, consacrée à la jonchée « dionysiaque ».

4) Ὁ θεὸς πρὸ πόλεως. Cf. *RE*, V¹, (1903), col. 1032 et O. KERN, *Inschr. von Magnesia*, n° 215, a 35 (traduite par H. JEANMAIRE, *Dionysos*, p. 198).

randonnées dans la nature. Quand l'*Hymne homérique à Déméter* (v. 386) évoque la figure de la ménade, il parle d'une femme bondissant dans les montagnes couvertes de forêts.

Le moins « politique » des dieux grecs¹, Dionysos grandit avec l'agitation sociale qui dresse les campagnes contre la cité. Extérieur en effet à celle-ci, il appartenait à un milieu de nature sauvage qui lui prêtait quelques-uns de ses caractères essentiels.

Mais nous avons des témoignages sur l'entrée du dieu dans la cité, et nous pouvons savoir comment il accommode sa nature ancienne avec la discipline politique. C'est précisément dans le cadre de cette évolution que se place la *stibas*, dont le rôle ressort avec clarté dans le fameux règlement des *Iobacchoi* athéniens.

Il s'agit d'une longue inscription du II^e siècle de notre ère (environ 175), souvent reproduite et commentée². Elle nous apprend que le thiasé — qui semble jouir de la protection de la famille d'Hérode Atticus³ — avait décidé à l'unanimité de remettre en honneur les statuts anciens, édictés par les prêtres Dionysios et Chrysispe. Ces statuts traitent de l'inscription dans la confrérie, précisent les droits, devoirs et privilèges de ses membres, énumèrent les festivités auxquelles ils participent, et fournissent des détails sur leur déroulement. H. Jeanmaire, après avoir commenté le texte⁴, formule la conclusion suivante : « On y saisit sur le vif la façon dont s'est opéré le passage de la pratique tumultueuse des adeptes des anciens *Baccheia*, dont l'excitation, si elle devait quelque chose à la consommation du vin, résultait

1) Cf. H. JEANMAIRE, *Dionysos*, p. 19, et surtout J.-P. VERNANT, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, 1962, p. 68.

2) Cf. Ch. MICHEL, *Recueil d'inscriptions grecques, suppl.*, n° 1564, avec la bibliographie antérieure à 1912. Voir en outre *I.G.*², II-III, n° 1368; DITTENBERGER, *Sylloge*³, n° 1109 (= vol. III, p. 267-275); L. DEUBNER, *Att. Feste*, pp. 149-151; H. JEANMAIRE, *Dionysos*, pp. 434 sq.

3) Le Κλαύδιος Ἡρόδης des lignes 9 et 25 doit être le célèbre Hérode Atticus selon une conjecture de E. MAASS, *Orpheus*, pp. 36 sq., unanimement suivie.

4) H. JEANMAIRE, *Dionysos*, pp. 435-436.

plus encore de la danse et du paroxysme de violents états nerveux, à un service religieux réduit au symbolisme liturgique et qui faisait place aux chants religieux et au commentaire oral des légendes ». Le culte de Dionysos y a évidemment subi de profonds remaniements qui devaient satisfaire un milieu de « bourgeois distingués ».

Mais ce qui nous paraît surtout intéressant, c'est que dans cette inscription, le mot *stibas* apparaît plusieurs fois. Il désigne non seulement la cérémonie la plus importante qui réunisse les Iobacches, mais encore le lieu où elle se déroule, et paraît, dans ce cas, synonyme de *stibadeion*¹. Il semble même s'appliquer au jour de réunion des thiasotes².

Cet élargissement de sens du mot *stibas* pour désigner, non plus directement une couche de verdure, mais le local et la réunion dionysiaques, nous paraît très significatif, car nous y retrouvons la même image d'une nature sauvage — cadre originel de Dionysos — qui est ramassée dans une brassée de végétaux, sans doute répandus sur le sol, ou accrochés aux murs du local³. Mais les informations sur les *Zar* d'Abyssinie, si fréquemment alléguées par Jeanmaire⁴ pour préciser tel aspect du dionysisme, apportent ici une preuve singulière : il importe, en effet, dit un informateur, pour que la cérémonie en l'honneur de ces génies forestiers

1) Cf. lignes 48, 52, 63, 70. Sur le *stibadeion*, lieu saint dionysiaque dont le dispositif intérieur rappelle les *stibades* naturelles, cf. Ch. PICARD, Un type méconnu de lieu saint dionysiaque, *C. R. de l'Acad. d. Inscr. et Belles-Lettres*, 1944, pp. 127 sq., critiqué par M. P. NILSSON, *The dionysiac Mysteries of the Hellenistic and Roman Age*, p. 63.

2) Cf. lignes 112, 152. Emploi douteux à la ligne 114.

3) A la ligne 74, il est question de *klisiai* ou « huttes de verdure », ce qui tend à prouver qu'à l'intérieur de ce local, il y avait des constructions ou des litières de verdure. Huttes de feuillage et jonchées sont souvent associées, notamment aux Hyacinthes et aux Tithénides (cf. *supra*, p. 155). Dionysos est le protecteur de ces « tonnelles » (cf. KAIBEL, *Epigrammata graeca*, n° 810 : Βάχχου γὰρ κλισίαις με συνέστιον ἐστεφάνωσεν et HESYCHIUS, s. v. σκιάς), et on les retrouve dans son culte, aux fêtes des *Skiéries*, qui ont lieu à Aléa en Arcadie (cf. M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, p. 299-300).

4) *Dionysos*, p. 127, 187. En Abyssinie, le *Zar* est un génie qui habite la brousse. Les *zar* vivent en société, sont mâles et femelles. Ils manifestent leur agressivité et leur inimitié en provoquant des accidents et des affections diverses. Leur culte comporte des sacrifices d'initiation et l'incarnation momentanée de ces démons, qui se traduit par l'entrée en transe des possédés.

ait toute sa solennité, que la salle de réunion soit décorée de roseaux. Tant que ces plantes n'ont pas été retirées du local, celui-ci conserve son caractère sacré. Comme l'observateur l'ajoute explicitement : « La jonchée a pour objet de figurer la brousse ». C'est aussi sa fonction dans le cas présent. Elle est le rappel et la survivance, au sein de la cité et chez ces dévots de Dionysos qui appartiennent à l'élite sociale, de la personnalité primitive du dieu : celle d'un *daimôn* errant loin de la ville, accumulant en lui le potentiel de vie et les vertus qui émanent des essences du monde végétal¹.

*
* *

Ce n'est qu'après un temps assez long que les Grecs ont fait une place à la nature dans leur pensée : il faut attendre en effet l'*Odyssee* pour voir apparaître les premiers paysages de la Grèce, et c'est avec les Lyriques que se forge un vocabulaire des couleurs et des ombres. Mais avant de faire leur entrée dans les œuvres littéraires, la nature et une certaine image de la nature ont occupé une place importante dans la pensée religieuse, dans les mythes et les rites². Derrière la modeste jonchée, nous atteignons des milieux sociaux — collectivités paysannes, confréries de guerriers, thiasés bacchiques —, où la nature sauvage est une composante essentielle. C'est dans la *slibas* que se dessine l'image de la « brousse » dont les civilisations non classiques attestent l'extrême importance pour la pensée religieuse la plus ancienne.

J.-M. VERPOORTEN.

1) Cf. H. JEANMAIRE, *Dionysos*, p. 15.

2) Cf. M. TREU, *Von Homer zu Lyrik*, München, 1955, pp. 82 sq.